

LES PORTRAITS
DE
LA MARQUISE

COMÉDIE PASTICHE EN TROIS TABLEAUX

PAR

OCTAVE FEUILLET

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1882

Droits de reproduction, de traduction et de représentation réservés.

B588 / 12

LES
PORTRAITS DE LA MARQUISE

COMÉDIE PASTICHE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur la scène du Théâtre-Français, par les
artistes de la Comédie-Française, le 2 mai 1882.

PERSONNAGES

LE MARQUIS DU LUDE	MM.	WORMS.
LE COMTE DE NOZAN		BAILLET.
FRONTIN, valet du marquis.		COQUELIN CADET.
DUREL, suisse du marquis.		ROGER.
LA COMTESSE DE PONS.	M ^{mes}	BARETTA.
LISETTE, suivante de la comtesse. .		REICHENBERG.

AU TEMPS DE LOUIS XV.

LES PORTRAITS DE LA MARQUISE

PREMIER TABLEAU

CHEZ LA COMTESSE.

Un parc : bosquets, statues, sièges rustiques, un banc de gazon.

SCÈNE PREMIÈRE

LE COMTE DE NOZAN, seul un moment, puis LISETTE.

LE COMTE, seul. Il se promène un instant sans parler en faisant des gestes de désespoir.

Aucun moyen!... aucune issue!... c'est une horrible impasse!... Non, jamais l'enfer et toutes ses furies ne déchainèrent contre un misérable mortel une complication plus épouvantable!... Ah! il y a des moments où je me sens à deux doigts de la folie... où je suis possédé contre moi-même et contre l'univers entier d'une haine infernale... Tout me gêne, tout m'irrite... je voudrais éteindre ce radieux soleil dont l'éclat insulte à ma misère... briser ces fleurs... arracher ces arbres!...

Il secoue violemment un arbuste qui se trouve sous sa main.

LISETTE, entrant à gauche.

Ah! mon Dieu! Monseigneur, qu'est-ce qui vous prend?

LE COMTE, affectant tout à coup la gaieté.

Ah! c'est toi, Lisette! Eh! mon enfant, le grand jour approche, le jour qui doit couronner les vœux de mon existence entière... Encore une semaine, et je serai l'époux de ta belle maîtresse... Cette perspective, Lisette, m'inspire, comme tu viens de le voir, des folies, des enfantillages sans nom... Je m'amusais là, autour de cet arbre, comme un écolier... Ah ça! mon enfant, que fait donc ta maîtresse ce matin? Toutes les fleurs sont écloses depuis longtemps dans le parc... Elle est en retard.

LISETTE.

Madame la comtesse, Monseigneur, essaie ses toilettes de noce.

LE COMTE, à part, avec consternation.

De noce, grand Dieu! (Haut.) C'est bien... va, va, Lisette.

LISETTE, s'éloignant vers le fond, à part.

Ah! décidément, décidément cet homme-là n'est pas dans son aplomb!

Elle reste au fond, observant le comte à travers le feuillage.

LE COMTE, se croyant seul.

Oui, il est certain que j'aurais du plaisir à détruire quelque chose : je comprends à cette heure la rage mal-faisante des damnés... (Il secoue de nouveau l'arbuste avec violence; puis, apercevant tout à coup Lisette, il essaie de rire.) Ah! tu étais encore là, Lisette? Eh bien! tu vois, je continuais de me livrer à ces enfantillages innocents, à ces joyeux transports... que tu dois comprendre, Lisette, si jamais tu as aimé.

LISETTE.

Non, jamais je n'ai aimé, Monseigneur; mais je me suis fait une fois arracher une dent, et je me rappelle qu'en cette circonstance j'avais exactement la mine et les joyeux transports que l'approche de l'hymen donne à Monseigneur.

LE COMTE, inquiet.

Comment! que veux-tu dire? que signifie cette insinuation? Peux-tu douter que cet hymen ne me pénètre en effet de la plus profonde allégresse?

LISETTE.

Eh bien! oui, Monseigneur, — là, franchement, j'en doute. Je conviens qu'en face de madame la comtesse votre attitude n'est pas trop mauvaise, et je conçois que Madame s'y laisse tromper; mais que moi, Monseigneur, moi, Lisette, avec ces yeux-ci et ce nez-là, j'aïlle prendre vos promenades d'âme en peine à travers le parc, vos monologues effarés et vos gestes de Roland furieux pour des symptômes d'amour et d'allégresse... nenni! Je ne sais pas ce qui se passe, monsieur le comte, mais il se passe quelque chose qui n'est pas dans l'ordre, allez!

LE COMTE, regardant avec inquiétude autour de lui.

Lisette!

LISETTE.

Monseigneur?

LE COMTE.

Tu m'as vu tout à l'heure secouer cet arbuste avec entêtement?

LISETTE.

Oui, Monseigneur.

LE COMTE.

Tu vas en savoir la raison : c'est que cet arbre produit, Lisette, des fruits extraordinaires. Tiens, tends ton tablier.

LISETTE, étendant son tablier au-dessous de l'arbre.

Voilà, Monseigneur! (Le comte secoue l'arbre d'une main, et laisse tomber de l'autre une pluie de pièces d'or dans le tablier.) Ah! mon Dieu!

LE COMTE.

Là!... (Voyant Lisette qui s'est reculée en marquant une sorte d'effroi et qui semble chercher quelque chose à terre.) Eh bien! que cherches-tu donc au pied de cet arbre?

LISETTE.

Dame! je cherche... le serpent, Monseigneur!

LE COMTE.

Non, rassure-toi, Lisette : il n'y a point ici de serpent, il n'y a qu'un infortuné, un déplorable infortuné... Approche... assieds-toi là, sur ces marguerites. J'ai toujours fait état de toi, mon enfant, comme d'une fille de bien, discrète et solide. Je vais me livrer à toi pieds et poings liés. J'y suis résolu.

LISETTE, s'asseyant sur le banc de gazon.

C'est beaucoup d'honneur pour votre servante, Monseigneur.

LE COMTE, galant.

Tu n'es point ma servante, Lisette; c'est plutôt moi qui serais ton serviteur... et dans des conjonctures plus heureuses, je n'hésiterais pas à te dire mille choses que ta petite personne printanière est bien faite pour inspirer... Mais il ne s'agit pas de cela pour le quart d'heure malheureusement... Or écoute, ma fille, et prépare-toi à frémir des pieds à la tête.

LISSETTE.

Je m'y prépare, Monseigneur.

LE COMTE.

Je n'ai pas à te rappeler, je suppose, toutes les cruelles péripéties dont un destin ennemi traversa de tout temps mes amours avec ton adorable maîtresse. Nous étions nés cousins, tu le sais. Dès l'enfance, nous nous aimâmes. L'âge ne fit qu'ajouter à notre innocente inclination de plus vives ardeurs... Bref, notre union, dès longtemps manifestement écrite dans le ciel, allait se ratifier sur la terre... quand une catastrophe de famille, enchaînant tout à coup les volontés de ta maîtresse, la jeta dans les bras de ce vieillard presque septuagénaire...

LISSETTE.

Le comte de Pons... oui, Monseigneur... Ce fut à l'époque de ce triste mariage, il y a trois ans, que j'entrai au service de Madame, et j'ai pu juger de l'étendue de son désespoir.

LE COMTE.

Le mien ne fut pas moindre, Lisette, je t'assure! J'hésitai quelque temps entre les résolutions les plus extrêmes, et j'allais enfin prononcer en qualité de chevalier de Malte les vœux les plus sévères...

LISSETTE.

Ah! mon Dieu!

LE COMTE.

Oui, Lisette, j'en avais pris mon parti, quand il y a dix-huit mois la mort du comte de Pons vint ressusciter toutes mes espérances... J'accourus aussitôt aux pieds de ta maîtresse...

LISSETTE.

Ah! je m'en souviens, Monseigneur! Quelle scène! les yeux m'en font encore mal quand j'y pense.

LE COMTE.

Oui, ce fut touchant... Eh bien! tu sais ce qui fut arrêté entre nous? Ta maîtresse voulut donner dix-huit mois aux convenances*du veuvage: pour moi, je dus, par son ordre, reprendre la mer jusqu'à l'expiration de ce suprême délai imposé à mes feux...

LISETTE.

Oui, Monseigneur. Eh bien! le délai est expiré depuis huit jours; vous êtes arrivé à l'heure dite; vous avez trouvé madame la comtesse plus tendre et plus fidèle que jamais; vous serez unis la semaine prochaine: je ne vois rien jusque-là qui puisse faire frémir ni vous, ni moi, Monseigneur.

LE COMTE.

Attends, Lisette. Avant de quitter ma croisière sur le golfe du Mexique pour revenir en France, je fis avec ma frégate une courte relâche à la Trinité, qui est une petite île de ces régions. Là, je dus prendre sur mon bord quelques passagers de distinction. Parmi ces passagers, Lisette, se trouvait une noble famille créole, le marquis de Villa-Real avec la marquise son épouse... et sa fille, Lisette, sa fille... qui, même dans ces climats, où la beauté court les chemins, passait pour une perle des plus rares...

LISETTE.

Aïe!...

LE COMTE, embarrassé.

Je crains, Lisette, que tu ne te fasses point une idée exacte des influences de la navigation sur le moral d'un homme. Sous les tropiques en particulier, par ces belles nuits qu'illuminent des milliers d'étoiles inconnues à notre hémisphère, vis-à-vis de ces immenses solitudes de l'Océan, la poésie déborde dans le cœur, elle ne sait où se prendre, Lisette!...

LISETTE.

Oui, oui!

LE COMTE.

Bref, mon enfant, par une de ces belles nuits dont je te parlais, sans savoir pourquoi ni comment, je me trouvai tout à coup aux pieds de la jeune créole, lui jurant toutes les éternités du monde... Quelle aventure, hein, Lisette! Qu'en dis-tu?

LISETTE.

Dame, Monseigneur, je ne connais pas les influences de la navigation, et je ne sais pas comment on appelle sur mer ces sortes d'aventures-là; mais à terre nous les appelons de bonnes trahisons bien conditionnées... Pourtant, Monseigneur, je ne vois pas qu'il y ait là de quoi vous désespérer si essentiellement. Madame la comtesse vous aime, et je pense qu'un aveu bien franc, un repentir bien sincère, vous obtiendront aisément le pardon de cette fantaisie maritime.

LE COMTE.

Attends, Lisette... tu ne sais pas tout. Malheureusement j'avais à mon bord un chapelain...

LISETTE.

Un chapelain, bonté divine!

LE COMTE.

Oui, Lisette, un petit chapelain...

LISETTE, se levant.

Miséricorde! vous êtes marié, Monseigneur!

LE COMTE.

Chut! tu l'as dit, Lisette.

LISETTE, courant vers la gauche.

Ah! Madame, Madame!... au feu!

LE COMTE, courant après elle et la ramenant.

Malheureuse! tais-toi, tais-toi donc!

LISETTE, essayant de lui échapper,

Madame!...

LE COMTE, touchant son épée.

Silence, Lisette! ou je me perce le cœur sous tes yeux!

LISETTE.

Mais enfin, puisque vous êtes marié, Monseigneur, au nom du ciel, qu'est-ce que vous êtes venu faire chez nous?

LE COMTE, d'un ton plaintif.

Eh! c'est la délicatesse qui m'y a ramené, Lisette.

LISETTE.

La délicatesse, Monseigneur!

LE COMTE.

Sans doute. Écrire à ta maîtresse pour l'informer de l'état des choses, c'était assurément le procédé le plus simple; mais il m'a paru mesquin, grossier: j'ai jugé plus convenable, plus noble, de venir moi-même lui confesser mon crime. Je voulais d'ailleurs savoir ce qui se passait ici. Je me disais que ce pénible aveu me serait peut-être épargné, que ta maîtresse, durant ma longue absence, avait pu de son côté... Je me fiais, Lisette, à la mobilité ordinaire de ton sexe...

LISETTE.

Ah! je vous conseille d'en parler, Monseigneur!

LE COMTE.

Mais, au lieu de cela, je trouve une femme vivant dans la retraite, comme une sainte, fidèle comme une colombe, joyeuse comme un enfant... Que veux-tu? le cœur m'a manqué, Lisette; je n'ai rien osé dire... et j'en suis là.

LISETTE.

Cependant, Monseigneur, vous ne comptez pas, je suppose, vous taire jusqu'à la noce... inclusivement?

LE COMTE.

Je n'en sais rien, Lisette. Je suis tellement désespéré que je n'en sais rien!

LISETTE.

Ah! pardon, Monseigneur; mais nous ne sommes pas ici sur mer, et vous n'auriez pas pour excuse les influences de la navigation, cette fois-ci.

LE COMTE.

Ce que je sais, Lisette, c'est que jamais je ne trouverai le courage de confesser la vérité à ta maîtresse. Je mourrai de honte, vois-tu, en prononçant le mot fatal... Il faut absolument, il le faut, et c'est sur quoi je veux te consulter, que j'amène par quelque adroite manœuvre ta maîtresse à me rendre ma parole et à reprendre la sienne. Voyons, Lisette, aide-moi, suggère-moi, pour atteindre ce but, un expédient possible... honorable... et tu me sauveras la vie, et je te le jure, tous les arbres du parc secoueront une rosée d'or dans ton corsage!

LISETTE.

Mais en vérité, Monseigneur, si vous veniez ici avec les intentions que vous dites, votre conduite, depuis votre arrivée au château, me paraît passablement bizarre et contradictoire, car enfin, au lieu de déployer toutes vos grâces autour de Madame, il fallait être... que sais-je, moi? bourru, maussade, quinteux, grossier... enfin tout ce qu'un homme sait être quand il s'abandonne franchement à son naturel.

LE COMTE.

Eh! je le voulais, Lisette; mais il est si dur de travailler

à se détruire, à se ruiner soi-même dans l'esprit d'une femme charmante et accomplie... qu'on a aimée... qu'on aime encore... car j'avais à peine revu ta maîtresse que je sentais, pour m'achever de peindre, se rallumer dans mon cœur...

LISETTE.

Vraiment, Monseigneur?... C'est bien fait, et cela prouve qu'il y a une justice là-haut... Mais enfin, coûte que coûte, puisqu'il s'agit de vous faire haïr, il faut vous montrer haïssable... J'ai beau réfléchir, je ne vois que ce moyen-là.

LE COMTE.

Sérieusement, tu ne vois que celui-là, Lisette?

LISETTE.

Oui, Monseigneur, et même je vous engage fort à l'employer sans retard; car vous êtes au pied du mur, et c'est à peine si huit jours d'un travail consciencieux vous suffiront à démolir un édifice d'amour si solidement établi... Chut! voici Madame. — Ah! pauvre femme!

LE COMTE.

Ciel!... Eh bien! je vais essayer, Lisette, je vais essayer... Va, mon enfant, laisse-nous... et silence!

Lisette sort par le fond.

SCÈNE II

LE COMTE, LA COMTESSE, entrant à gauche.

LA COMTESSE.

Bonjour, cousin.

LE COMTE.

Comtesse!

LA COMTESSE.

Pourquoi ne vous ai-je donc pas vu ce matin ?

Elle s'assoit à droite.

LE COMTE, d'un ton sec.

Comtesse, votre Lisette m'avait instruit des graves occupations qui vous retenaient dans votre appartement : j'ai dû les respecter ; je sais qu'une femme qui chiffonne est sacrée.

LA COMTESSE.

Mon Dieu ! est-ce un reproche ? Il serait injuste, cousin : je n'ai pas un goût dépravé pour les frivolités ; mais ces toilettes que j'apprêtais, vous savez à quelle fête elles sont destinées ; si je me fais belle, c'est pour vous, c'est pour justifier votre choix aux yeux de tous, c'est pour parer votre conquête.

LE COMTE, maussade.

Je ne le conteste pas, Madame, je ne le conteste pas.

LA COMTESSE, étonnée.

Cousin !

LE COMTE.

Madame ?

LA COMTESSE.

Sur quel buisson d'épines avez-vous donc marché ce matin ?

LE COMTE.

Sur aucun, Madame, sur aucun, que je sache.

LA COMTESSE.

C'est que vous avez toute la mine, entre nous, de me chercher une mauvaise querelle.

LE COMTE.

Moi ? Oh ! quelle pensée, comtesse ! Véritablement... non !

C'est que ce matin, — je vais fort vous surprendre, — le vent souffle directement du sud-est... Je ne sais si vous l'avez remarqué?

LA COMTESSE.

Non.

LE COMTE.

Non, sans doute, parce que vous êtes jeune, comtesse, et parfaitement exempte de ces précoces infirmités qui font de nous autres, vieux marins, de misérables baromètres!

LA COMTESSE, avec bonté.

Ah! pauvre cousin! vraiment vous souffrez?

LE COMTE.

Oui, comtesse, je souffre, je suis agacé, nerveux, j'ai des douleurs... Les fruits de la guerre, comtesse, les fruits de la guerre!

LA COMTESSE.

Enfin, Dieu merci, avec un vieux marin de trente ans comme vous, il y a de la ressource, et à force de tendres soins, d'attentions soutenues, en vous mettant dans du coton, nous vous verrons bientôt reflleurir comme un printemps... Et, dites-moi, cousin, à quoi pensiez-vous là tout seul en m'attendant?

LE COMTE.

Moi? A rien, Madame.

LA COMTESSE.

A rien? Ah! décidément, ce vent du sud-est souffle terriblement fort... Voyons, cher comte, de bonne foi, qu'y a-t-il? car je ne me paie pas de tous ces prétextes. Vous avez sur l'esprit quelque chose qui vous tourmente et que vous ne voulez pas me dire, et, puisque nous en sommes

là, savez-vous, cousin, que plus d'une fois depuis votre arrivée, vos rêveries, votre distraction, auraient éveillé dans mon esprit, si vous étiez un homme dont je fusse moins sûre, de fâcheux soupçons?

LE COMTE, inquiet.

Et... quels soupçons, comtesse?

LA COMTESSE, jouant de l'éventail.

Mais j'aurais pu craindre, par exemple, qu'en me re-voyant après un si long intervalle vous n'éprouvassiez quelque déception, que le temps et le chagrin n'eussent flétri chez moi ces faibles avantages, ce semblant de beauté, qui autrefois avaient paru vous... intéresser.

LE COMTE.

Ah! grand Dieu, comtesse! mais vous êtes plus belle, plus enchanteresse que jamais... malheureusement!

LA COMTESSE.

Et pourquoi malheureusement?

LE COMTE.

Parce que... parce que... je crains de n'être plus digne de vous... Oui, j'aime mieux vous le dire, comtesse, voilà ce qui me tourmente. J'ai peur, et à bien plus juste titre que vous, de vous préparer des désillusions, des déshantements; j'ai peur que vous ne retrouviez plus en moi exactement l'espèce d'homme que vous avez aimé jadis, car depuis notre séparation je ne suis pas sans avoir subi quelques métamorphoses.

LA COMTESSE.

Ah! que je vous reconnais bien là! Vous avez toujours été, mon pauvre cousin, un raffiné de délicatesse et de loyauté, — et ces scrupules excessifs m'attachent à vous avec une force nouvelle... Mais, voyons, pour vous mettre la conscience en repos, faites-moi votre confession, dites-

moi quelles sont ces métamorphoses redoutables auxquelles je dois m'attendre... Quelques petits défauts bien insignifiants, j'en suis sûre!

LE COMTE.

Mais non, comtesse, mais non... pas si insignifiants... Il y en a, dans le nombre, qui ont leur poids!

LA COMTESSE.

Enfin, dites!

LE COMTE.

Eh bien! comtesse... il faut que vous sachiez que le malheur m'a aigri... Le malheur m'a beaucoup aigri...

LA COMTESSE.

Le bonheur vous adoucira.

LE COMTE.

Sans doute... mais j'ai de plus contracté, dans ma profession, des habitudes de commandement un peu rudes...

LA COMTESSE.

Je suis décidée à prévenir tous vos désirs : ainsi vous n'aurez pas besoin de commander.

LE COMTE, s'inclinant à chaque réponse de la comtesse.

Et puis... faut-il vous l'avouer?... je sens que je serai jaloux, très jaloux!

LA COMTESSE.

Mais je l'espère bien... aime-t-on sans cela?... Et ensuite?

LE COMTE.

Ensuite... mais c'est à peine si j'ose vous parler, comtesse, d'une manie grossière, révoltante, que j'ai prise à bord, et dont je crains de ne pouvoir me défaire.

LA COMTESSE.

Mon Dieu! quoi donc?

LE COMTE, timidement.

Comtesse... je fume!

LA COMTESSE.

Comme Jean Bart... Ah! quelle originalité! Eh bien! cela se trouve à merveille... je n'aime rien tant que l'odeur du tabac... vous pouvez le demander à mon Suisse;... je le lui disais encore ce matin (il avait retiré sa pipe par respect, comme je passais), et je lui ai dit : « Mais fume donc, fume donc, mon ami, je t'en prie... J'aime cette odeur... elle me charme... elle me fait songer aux navigateurs! »

LE COMTE, à part.

C'est un ange!

LA COMTESSE.

Est-ce tout? ne vous reste-t-il rien à me dire?

LE COMTE.

Rien, comtesse, rien!... Il ne me reste qu'à me prosterner dans la poussière de vos pas... à vous dire que je suis un malheureux indigne de toucher une seule plume de vos ailes!

Il fléchit le genou devant la comtesse; Lisette entre au fond, l'aperçoit dans cette posture, et fait un geste de surprise.

LA COMTESSE.

Relevez-vous... vous êtes un grand niais. (Elle se lève.) Et maintenant voulez-vous, pour achever de vous remettre, que nous fassions ensemble une promenade avant dîner malgré le vent du sud-est?... Nous essaierons mon nouvel attelage...

LE COMTE.

Comtesse!

LA COMTESSE.

Je vais m'armer en course, et je reviens vous prendre... Tu nous accompagneras, Lisette.

LISETTE.

Bien, Madame.

LA COMTESSE.

A bientôt, cousin.

LE COMTE.

A bientôt, cousine.

La comtesse sort à gauche.

SCÈNE III

LE COMTE, LISETTE.

LISETTE.

Ah! Monseigneur, voilà comment vous travaillez à vous faire haïr?

LE COMTE.

Eh! que veux-tu, Lisette? j'ai été maussade comme un animal sauvage; mais c'est un archange, un trésor inépuisable de patience et de bonté!... J'en suis touché, Lisette... mais en même temps j'en suis exaspéré... Vraiment cette femme-là est trop parfaite... trop divine... Je voudrais... oui, je goûterais je ne sais quel amer plaisir à la surprendre en faute... par exemple, à la voir infidèle à son tour... Ah! ce serait là le vrai moyen!... Cela arrangerait tout... je serais justifié... elle serait consolée...

LISETTE.

Oui, sans doute, Monseigneur... le moyen serait excellent .. et j'y avais bien pensé... mais le difficile, c'est de vous trouver un rival dans le peu de temps qui nous reste.

LE COMTE.

Comment! diable! il serait trop plaisant que je ne pusse

trouver en le cherchant ce qu'on trouve si aisément quand on ne le cherche pas!... Voyons, Lisette, voyons, parmi les amis, les familiers qui hantaient céans pendant mon absence, n'y en a-t-il donc aucun pour lequel ta maîtresse ait paru marquer quelque ombre de préférence?

LISETTE.

Aucun, Monseigneur... Nous ne voyions personne. D'ailleurs, songez donc que nous sommes ici à cent lieues de Paris!...

LE COMTE.

Mais les voisins, Lisette?

LISETTE.

Nous n'en avons pas, Monseigneur.

LE COMTE.

Comment! pas un voisin? C'est donc une fatalité!

LISETTE.

C'est-à-dire, nous en avons bien un, mais qui ne peut nous servir à rien...

LE COMTE.

Et pourquoi?

LISETTE.

Eh! Monseigneur, c'est le marquis du Lude.

LE COMTE.

Comment! le marquis du Lude, cet original, ce maniaque, qui depuis la mort de sa femme mène un deuil si extravagant... il demeure près d'ici?

LISETTE.

A trois lieues environ, Monseigneur. Il est venu s'installer là depuis six semaines avec un sien valet nommé Frontin, qui pleure jour et nuit de concert avec son maître moyennant mille livres de rente qu'il lui fait pour cela.

LE COMTE.

Eh bien! Lisette, il me semble au contraire que voilà notre homme... Ta maîtresse est un peu romanesque, ce deuil extraordinaire devrait parler à son imagination... Est-ce qu'elle ne t'a jamais entretenue du marquis?

LISETTE.

Mon Dieu! Monseigneur, avant votre arrivée, Madame avait bien paru à la vérité se préoccuper de ce nouveau-venu; elle me demandait si je l'avais aperçu, s'il était jeune, comment il était fait, *et cætera, et cætera...*

LE COMTE.

Ah! elle te demandait cela, Lisette?

LISETTE.

Oui, Monseigneur, avant votre arrivée...

LE COMTE.

Eh bien! mais c'est un acheminement, cela, Lisette, c'est un germe qu'il s'agit de développer... Voyons, si on l'invitait à dîner, ce marquis?

LISETTE.

A dîner, Monseigneur! D'abord il ne dine pas; il vit de soupirs... Et puis jamais il ne dépasse le seuil de son château, si ce n'est pour faire quelque promenade mélancolique dans les coins les plus sombres de son parc...

LE COMTE.

Le fat!... Mais si on ne peut l'attirer chez soi, ne pourrait-on aller le relancer dans sa tanière, Lisette?

LISETTE.

Impossible encore, Monseigneur! Il tient sa porte fermée comme celle d'un couvent, surtout aux femmes, car il a juré de ne pas regarder une femme en face depuis qu'il a perdu la sienne, — et ce qu'il y a de bon, Monseigneur,

c'est qu'il impose les mêmes restrictions à son valet, — lequel, par parenthèse, si j'en juge d'après certains regards sournois qu'il me jette en passant, semblerait un peu fatigué de son vertueux personnage... Ah ! le magot !

LE COMTE, qui a paru réfléchir.

Enfin, tu as beau dire, Lisette, puisque vous n'avez pas d'autre voisin, il faut bon gré mal gré que celui-là nous serve : dans une situation désespérée, on ne connaît pas l'impossible... et si une fois je me décide à m'introduire chez le marquis, et la comtesse avec moi, je le défie de m'en empêcher, morbleu ! nous verrons !

LISETTE.

Vous avez donc une idée, Monseigneur ?

LE COMTE.

Oui, Lisette, j'en ai une : elle est terrible, c'est vrai... mais, je le répète, je suis désespéré... je ne me connais plus... et à tout prix... Dis-moi, le château du marquis n'est qu'à trois lieues d'ici... nous pouvons ce matin diriger notre promenade de ce côté, n'est-ce pas ?

LISETTE.

Oui, Monseigneur.

LE COMTE.

Très bien !... Les deux chevaux blancs qu'on attelle ce matin pour la première fois sont un peu vifs, n'est-il pas vrai ?

LISETTE.

Oh ! deux démons, Monseigneur !

LE COMTE.

Parfait ! — Je conduirai moi-même.

LISETTE, avec effroi.

Grand Dieu !... Je croyais que vous ne saviez conduire que les vaisseaux, Monseigneur ?

LE COMTE.

Je sais assez conduire, Lisette, pour ce que je veux faire.

LISETTE.

Miséricorde! mais que voulez-vous donc faire?

LE COMTE.

Tu es de la promenade, n'est-ce pas, Lisette?

LISETTE.

Oui.

LE COMTE.

Eh bien! tu vas voir, tu vas voir!

LISETTE.

Monseigneur, j'espère bien...

LE COMTE.

Silence!... la comtesse!

La comtesse entre.

SCÈNE IV

LE COMTE, LA COMTESSE, LISETTE.

LA COMTESSE.

Eh bien! cousin, partons-nous?

LE COMTE.

A vos ordres, comtesse, à vos ordres!

Il va prendre son chapeau sur le banc à droite.

LISETTE, tremblante.

Est-ce que j'accompagne Madame?

LA COMTESSE.

Sans doute, mon enfant. Je veux te faire ce plaisir.

LISETTE, à part.

Ce plaisir!...

LE COMTE, à part, boutonnant son habit avec résolution.

Et maintenant que tous les génies infernaux me viennent en aide!

LISETTE, à demi-voix, au comte.

Monseigneur, de grâce...

LE COMTE.

Silence donc, mordieu! — (Gracieusement, offrant sa main à la comtesse.) Comtesse!

LISETTE.

Ah! que tous les saints du paradis aient pitié de nous!

DEUXIÈME TABLEAU

CHEZ LE MARQUIS DU LUDE.

Un salon donnant sur des jardins. — Une porte et deux fenêtres au fond. — Portes latérales. — Sur les deux panneaux du fond, entre la porte et les fenêtres, deux portraits de femme.

SCÈNE PREMIÈRE

LE MARQUIS, FRONTIN, tous deux vêtus de noir. — Le marquis est assis un peu à droite, rêvant et soupirant; Frontin est debout et l'observe d'un air de commisération.

FRONTIN, s'approchant avec discrétion, d'un ton béat et plaintif.

Puis-je demander à monsieur le marquis comment il se trouve de la petite promenade qu'il vient de faire?

LE MARQUIS.

Peuh! ni bien, ni mal, Frontin... Je ne sais pas... Toujours de même... Prends cette chaise, Frontin, prends. (Frontin s'assoit d'un air consterné à quelques pas du marquis, tous deux gardent un moment le silence, livrés à leur douleur. — Après une pause.) Quel est donc le maraud qui a dit, Frontin, que le temps venait à bout de toutes les douleurs? — Je ne m'en aperçois guère, pour mon compte.

Il soupire.

FRONTIN.

Ni moi pour le mien.

LE MARQUIS.

Les grandes douleurs, Frontin, les douleurs sincères sont immuables!

FRONTIN.

Immuables, monsieur le marquis. Quant à moi, je ne sens exactement aussi affligé que le premier jour.

LE MARQUIS.

C'est que tu as un bon cœur, Frontin, un cœur d'élite!

FRONTIN.

Non, monsieur le marquis, non... j'ai un cœur ordinaire... mais il est de ces choses, de ces catastrophes...

LE MARQUIS.

Si fait, tu as un cœur d'élite, Frontin; tu mériterais d'être heureux... Sais-tu que je ne suis pas sans m'adresser parfois de sévères reproches à ton sujet? car enfin je t'ai en quelque sorte confisqué à mon profit...

FRONTIN.

Oh! monsieur le marquis!...

LE MARQUIS.

Où... tu ne vis pas pour toi! Tu es jeune encore, tu auras pu rêver quelque sorte d'existence plus animée que celle-ci... penser à une foule de distractions qui près de moi te sont interdites... que sais-je?... à l'amour, au mariage?

FRONTIN.

Oh! monsieur le marquis, jamais pareilles vellétés n'effleurent seulement mon imagination!... A force de vivre avec monsieur le marquis, mes sentiments se sont tellement identifiés avec les siens que je ne puis jeter les

yeux sur une femme sans les en détourner aussitôt avec une sorte d'horreur.

LE MARQUIS.

Eh bien ! tant mieux, Frontin, tant mieux, va ! (Il se lève et fait quelques pas, puis s'arrête tout à coup devant le portrait de droite.) Comme celui-ci est ressemblant, Frontin, comme ce sont bien ses traits !

FRONTIN.

Oh ! tout à fait, tout à fait !

LE MARQUIS.

C'est une mauvaise peinture d'ailleurs ; elle fut faite en province par un méchant artiste forain. Elle n'a qu'un mérite qui fait que je la garde, celui d'une étonnante fidélité.

FRONTIN.

Et la fidélité est un mérite dont monsieur le marquis est bon juge à tous les titres.

LE MARQUIS.

Oh ! ma fidélité, à moi, Frontin, est trop naturelle. Ce n'est pas un mérite... (S'arrêtant devant l'autre portrait.) Celui-ci, Frontin, est plus parfait sans doute comme œuvre d'art, c'est ce qu'on peut appeler une bonne toile... malheureusement la ressemblance n'y est pas au même degré... Mais d'ailleurs, Frontin, quelle expression ! quel feu ! quelle vie !

FRONTIN.

Ah ! monsieur le marquis, il me semble toujours qu'il va parler !

LE MARQUIS.

Tais-toi, Frontin, tais-toi !... tu retournes le poignard dans mon cœur ! Tu devrais penser...

Durel paraît au fond.

SCÈNE II

LE MARQUIS, DUREL, FRONTIN.

DUREL, accourant, éperdu.

Ah! monsieur le marquis, monsieur le marquis!

LE MARQUIS.

Quoi! qu'y a-t-il donc, Durel?

DUREL.

Ah! monsieur le marquis, quel malheur!

Il tombe aux pieds du marquis.

LE MARQUIS.

Mais qu'y a-t-il? Parle donc!

DUREL.

Ah! je suis perdu! jamais monsieur le marquis ne me pardonnera! Et pourtant, je vous jure, Monsieur, par le jour qui nous éclaire, qu'il n'y a pas de ma faute!

LE MARQUIS, le soulevant.

Voyons, relève-toi, relève-toi, et parle sans crainte. Il n'y a plus de malheurs capables de me toucher. Qu'est-il arrivé, voyons?

DUREL.

Monsieur le marquis... je ne sais comment vous dire... J'étais là tranquillement devant ma loge, auprès de la grille... je respirais l'air des champs...

LE MARQUIS.

Va donc!... Tu as cassé quelque chose, n'est-ce pas?

DUREL.

Oh! non, Monsieur... c'est bien pis!

LE MARQUIS, avec la même tranquillité.

Tu as mis le feu?

DUREL.

Oh! si ce n'était que le feu, monsieur le marquis!

LE MARQUIS.

Mais enfin explique-toi... Tu m'ennuies!

DUREL.

Eh bien! Monsieur, il y a des femmes dans votre parc!

FRONTIN.

Ciel!

LE MARQUIS, le prenant au collet.

Des femmes! des femmes chez moi, misérable traître que tu es! Est-ce que je ne t'avais pas défendu sur ta vie...

DUREL.

Mais, monsieur le marquis, elles ne sont pas entrées par la porte... et j'ai eu beau crier, tempêter...

LE MARQUIS.

Et par où sont-elles donc entrées, animal?

DUREL.

Par le saut-de-loup, monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Comment! par le saut-de-loup?

DUREL.

Oui, en bonne vérité, monsieur le marquis... Ah! mon Dieu! les v'là, monsieur le marquis... les v'là!

LE MARQUIS.

Ah çà! que peut vouloir dire?... Allons, va-t'en, imbécile!

DUREL.

Ah ! merci, monsieur le marquis !

Durel sort.

LE MARQUIS.

Que peut signifier cette étrange invasion, Frontin ?

FRONTIN.

Monsieur le marquis, nous allons l'apprendre, car j'aperçois en effet des jupes qui se dirigent de ce côté...
(A part.) Oh ! Dieu, les belles femmes !

LE MARQUIS.

Que dis-tu ?

FRONTIN.

Je dis, monsieur le marquis, que c'est véritablement infâme de s'introduire ainsi...

SCÈNE III

LES MÊMES, LE COMTE, LA COMTESSE, LISETTE.

LA COMTESSE.

Monsieur, veuillez recevoir toutes nos excuses. Notre indiscretion serait sans doute impardonnable, si elle était volontaire ; mais nous sommes véritablement plus malheureux que coupables. Comme nous passions tout à l'heure sur la route qui borde votre parc, mes chevaux se sont emportés, et malgré tous les efforts que le comte a faits pour les retenir...

LE COMTE, toussant.

Hem ! hem !

LA COMTESSE, poursuivant.

Ils nous ont versés dans le saut-de-loup, et nous ont jetés de plain-pied dans vos jardins. Ma voiture étant à moitié brisée, je suis contrainte de faire appel à votre humanité, et de vous demander un asile pendant qu'on réparera le désastre.

LE MARQUIS.

Madame, c'eût été me mortifier que d'agir autrement. Je vous supplie de disposer de ma demeure comme de la vôtre. Seulement vous daignerez m'excuser si je ne vous tiens pas aussi fidèle compagnie que la courtoisie l'exigerait, mais de tristes circonstances qui me sont personnelles...

LA COMTESSE.

Oh! je sais, marquis, je sais... et je ne me consolerais pas de troubler une solitude dont personne plus que moi ne respecte les motifs. Assurément tout mon sexe doit prendre intérêt à une douleur qui l'honore, à un deuil...

La comtesse est interrompue par un cri aigu que pousse Lisette, à qui Frontin a brusquement pris la taille.

LE MARQUIS.

Eh bien!... qu'est-ce que c'est? Qu'y a-t-il donc, Frontin?

FRONTIN, qui a repris son air de componction.

Rien, monsieur le marquis. J'ai eu le malheur de frôler Mademoiselle en passant, et comme elle est encore tout émue de son accident...

LISETTE, à part.

Oh! le Tartufe!

LE MARQUIS.

A propos, Frontin, va promptement donner des ordres pour qu'on coure au village le plus proche requérir des

ouvriers, un charron... Au surplus j'y vais moi-même... Madame, si vous aimez les arts, (Montrant la gauche.) cette porte ouvre sur une galerie où vous trouverez de quoi occuper quelques-uns de vos instants... Encore une fois, Madame, daignez m'excuser...

LA COMTESSE.

Monsieur!

LE MARQUIS, près de sortir, se retourne et salue de nouveau la comtesse.

Madame...

FRONTIN, se retourne de même, et les saluant, dit à part.

Oh! les belles femmes!

Le marquis et Frontin sortent.

SCÈNE IV

LE COMTE, LA COMTESSE, LISETTE.

LA COMTESSE, assise.

Mon cher comte, il faut que je vous adresse encore une fois mes vives félicitations : vous conduisez vraiment d'une façon originale...

LISETTE.

Oui!

LE COMTE.

Mais en vérité je ne sais pas de quoi vous vous plaignez, comtesse. Est-ce que je ne vous ai pas versée le mieux du monde?

LISETTE.

Oh! le mieux du monde, Monseigneur... et vous l'auriez fait exprès, que...

LE COMTE.

Tais-toi donc, Lisette... Et, après tout, comtesse, n'êtes-vous pas ravie d'avoir pu, grâce à mon adresse, contempler en face ce phénomène de constance dont le deuil merveilleux, comme vous le lui disiez vous-même, honore votre sexe tout entier...

LA COMTESSE.

Oh! je lui disais cela par politesse, car au fond je ne me fie guère à ces grandes démonstrations... Il me semble, à moi, que les vraies douleurs sont plus simples.

LE COMTE.

Ah! voilà bien les femmes, les voilà! Il n'y a qu'elles pour ressentir de belles passions, des amours éternelles... Pour nous, elles ne nous accordent aucune capacité dans ce genre-là!

LA COMTESSE.

Non!... mais il me semble, à vous dire vrai, que ce marquis a l'œil bien vif pour un homme qui se meurt de chagrin... Il m'a jeté là un certain regard en sortant... qui ne valait rien pour feu la marquise!

LISETTE.

Ah! Madame, je ne sais pas ce qui est du maître; mais, pour le valet, je vous cautionne qu'il a bonne envie de se décarêmer!

LE COMTE.

Oui, oui! sans doute! l'esprit de corps! Vous ne pouviez manquer de vous entendre toutes deux là-dessus! Eh bien! soit, c'est convenu, cet homme dont la cour et la ville admirent depuis trois ans la rare vertu, cet homme n'est qu'un fourbe, un scélérat! Ce veuf inconsolable ne demande qu'à être consolé le plus tôt possible!

LA COMTESSE.

Qui sait?

LE COMTE.

Par vous peut-être, comtesse?

LISETTE, à part.

Ah! le traître, comme il manœuvre!

LA COMTESSE.

Par moi!... Je ne dis pas cela.

LE COMTE.

Vous ne le dites pas, mais vous le pensez, je le vois bien... Vous pensez que cette inébranlable fidélité céderait à vos moindres prévenances... Assurément ce n'est pas à moi de mettre en doute la puissance de votre séduction; mais enfin je me flatte, pour la gloire de mon sexe, — car mon sexe a aussi sa gloire, Madame, — je me flatte qu'ici toute cette puissance échouerait!

LA COMTESSE.

Parions-nous?

LE COMTE.

Sérieusement, comtesse?

LA COMTESSE.

Sans doute. Je ne vois, pour moi, aucun mal à tenter l'épreuve dont vous parlez; si la douleur du marquis est sincère, je perdrai mes peines. Si elle ne l'est pas, il mérite bien un petit châtiment...

LE COMTE.

Oui, mais permettez, comtesse... Je ne sais pas jusqu'à quel point je dois me prêter, moi, à un divertissement si délicat... Vous pourriez, chemin faisant, vous piquer au jeu...

LA COMTESSE.

Oh! soyez donc tranquille, je ne m'acharnerai pas...

Et les choses n'iront que jusqu'où vous voudrez!

LE COMTE.

Eh bien! dans ces termes-là, Madame, j'y consens... Gageons que vous n'arracherez point de la bouche du marquis un seul mot dont puisse s'offenser l'ombre de la marquise... Gageons, si vous voulez, le prix de cet attelage que j'ai eu le malheur d'estropier...

LA COMTESSE.

Oh! le prix m'importe peu... Je jouerai pour l'honneur... Seulement j'y mets une condition, c'est que durant le temps de l'épreuve vous passerez pour mon époux...

LE COMTE.

Pour votre époux?... et pourquoi donc, Madame?

LA COMTESSE.

D'abord parce qu'il se défiera moins... et puis j'ai oui dire que le fruit défendu avait pour vous autres je ne sais quelle saveur particulière...

LE COMTE.

Mais savez-vous, comtesse, que, pour une honnête femme, vous possédez sur la matière des théories bien profondes?

LA COMTESSE, se levant.

Mon Dieu! mon cher comte, soyez sûr qu'en théorie les honnêtes femmes en savent aussi long que les autres. (Regardant au dehors.) Tenez! le voilà qui rôde dans nos environs... Donnez-lui satisfaction, cousin .. laissez-moi seule un instant...

LE COMTE.

Comment! Madame, vous prétendez que je vous laisse seule?

LA COMTESSE.

Mais apparemment! — Voyons, allez, mon cher cousin, allez avec Lisette visiter la galerie... Mon Dieu! vous écou-
terez aux portes, si vous voulez.

LE COMTE.

Mais c'est que vraiment, Madame, à la réflexion....

LA COMTESSE.

Allez donc!

LE COMTE, brusque.

Allons! viens, Lisette.

LISETTE, près de sortir, au comte.

Quel homme affreux vous faites, Monseigneur!

LE COMTE.

Je t'assure qu'au fond j'enrage, Lisette... Allons, va!

Il la pousse et sort après elle à gauche.

SCÈNE V

LA COMTESSE, LE MARQUIS.

LA COMTESSE, toussant légèrement.

Hem! hem!

LE MARQUIS, s'approchant, avec embarras.

Madame!

LA COMTESSE.

Ah! c'est vous, marquis?

LE MARQUIS.

Oui, Madame... je venais vous dire qu'on a trouvé un
charron, et qu'il sera ici dans un moment.

LA COMTESSE.

Merci, Monsieur... je vous suis obligée de vos peines...

LE MARQUIS.

Il n'y a point de peines, Madame. Je vais recommander à cet homme la plus grande diligence, car je comprends que vous ayez hâte de quitter un lieu... qui vous offre si peu de distractions...

LA COMTESSE.

Mon Dieu, il est naturel qu'on ait hâte de quitter un lieu où l'on se sent importun, car autrement...

LE MARQUIS.

Ah! Madame, vous ne sauriez être importune en aucun lieu.

LA COMTESSE.

Je vous sais gré de me le dire du moins.

LE MARQUIS.

Je le pense, Madame. (La comtesse s'incline sans répondre et s'assoit; le marquis fait quelques pas pour s'éloigner; puis, revenant.) Vous habitez ces environs, Madame?

LA COMTESSE.

Oui, marquis; nous habitons, le comte et moi, ce petit château qu'on voit au bout du chemin, à trois lieues d'ici, le château de Pons.

LE MARQUIS.

J'ai donc l'honneur de parler à madame la comtesse de Pons? (La comtesse s'incline.) Je n'en suis que plus confus de vous recevoir avec tant de mauvaise grâce, comtesse; vous emporterez de moi, je le crains, une impression peu favorable, et vous joindrez votre voix à ce concert de réprobation qui s'élève en ce monde contre tous ceux dont les sentiments et la conduite s'écartent de l'usage commun.

LA COMTESSE.

Comment ! marquis, est-il possible que la calomnie ait osé se prendre à des sentiments aussi exemplaires que les vôtres ?

LE MARQUIS.

Mon Dieu, oui, comtesse ; j'ai même dû fuir Paris pour échapper aux méchants propos... Le croiriez-vous ? ma douleur était qualifiée d'affectation, mon deuil d'hypocrisie.

LA COMTESSE, un peu déconcertée.

Vraiment ?

LE MARQUIS.

Au reste, cela se conçoit... Quand on ne connaît pas les gens, on les juge de travers... on applique à des caractères particuliers des règles générales, et on tire de fausses conclusions... Je ne suis pas, moi, fait comme tout le monde malheureusement... je suis d'un naturel timide, défiant, froid en apparence... je m'attache peu... mais aussi, mon cœur une fois donné, c'est pour la vie ! Voilà ce qu'on ne comprend pas.

LA COMTESSE, à part.

Il est singulier ! (Haut) Moi du moins je vous comprends, marquis, croyez-le.

LE MARQUIS, souriant.

Me permettez-vous d'en douter, comtesse ?

LA COMTESSE.

Mais...

LE MARQUIS.

C'est qu'en général, — je vous en demande pardon, — ce sont les femmes qui m'ont le moins compris ; ce sont elles qui se sont déchainées contre moi avec le plus de

violence. Peut-être l'avais-je mérité!... A peine je venais d'éprouver, comtesse, ce malheur irréparable, — j'étais jeune encore, j'étais riche, — je fus aussitôt en butte à des intrigues, à des entreprises galantes, qui, je vous l'avoue, me révoltèrent.. Dans mon indignation, je fermai ma porte à tout votre sexe... Il ne m'a point pardonné!

LA COMTESSE, avec embarras.

Eh bien ! je vous réponds d'une femme au moins qui vous pardonne... qui apprécie vos sentiments... qui croit à votre sincérité... qui en est touchée.

LE MARQUIS.

Ah ! comtesse... ce sont de bonnes paroles... et je vous remercie de tout mon cœur... quoique vous me fassiez sentir cruellement toute la rigueur de la solitude à laquelle je me suis condamné... Les femmes, quand on est en confiance près d'elles, comme je suis près de vous, je ne sais pourquoi, sont une compagnie bien douce aux malheureux.

LA COMTESSE, émue.

Mais vraiment... votre confiance, marquis, me charme... et...

Le comte entre brusquement à gauche.

SCÈNE VI

LE MARQUIS, LA COMTESSE, LE COMTE.

LE COMTE.

Comtesse... (Au marquis.) Ah ! Monsieur, je vous demande pardon !

LE MARQUIS, saluant froidement.

Monsieur !

LE COMTE.

Je venais, comtesse, pour vous engager à faire un tour dans la galerie : vous avez le goût des arts, et il y a vraiment là une collection de chefs-d'œuvre...

LE MARQUIS.

Enchanté, Monsieur!... (Entre Frontin.) Eh bien! qu'y a-t-il, Frontin?

SCÈNE VII

LES MÊMES, FRONTIN.

FRONTIN.

Monsieur le marquis, le charron est arrivé,... mais il dit qu'il y a pour deux ou trois heures de besogne au moins.

LA COMTESSE.

Mon Dieu!

LE COMTE.

Ah! quel contre-temps!

LE MARQUIS.

En ce cas, comtesse, daignerez-vous partager le dîner d'un ermite?

LA COMTESSE.

Mais volontiers... n'est-ce pas, comte?

LE COMTE, maussade.

Comme il vous plaira, Madame, comme il vous plaira... Allons-nous visiter cette galerie? ■

LA COMTESSE.

S'il le faut... allons!

Ils saluent le marquis, et se dirigent vers la galerie.

LE COMTE, près de sortir.

Eh bien ! Madame, vous avez perdu.

LA COMTESSE.

Mais... laissez-moi le temps !

Elle sort ; le comte la suit.

SCÈNE VIII

LE MARQUIS, FRONTIN.

LE MARQUIS.

Dis-moi, Frontin,... j'ai été si étranger au monde depuis quelques années,... je me figurais que le comte de Pons était mort ?

FRONTIN.

Je ne pourrais pas vous dire, monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Mais non, il n'est pas mort... puisqu'il est là !

FRONTIN, qui semble absorbé.

C'est juste... monsieur le marquis a raison... (A part.)
Quelle ravissante créature ! Un sylphe !

LE MARQUIS, rêveur.

C'est une femme, celle-là, Frontin, qui véritablement paraît former une exception parmi son sexe. Sans parler des agréments de sa personne, qui sont extraordinaires...

FRONTIN, avec âme.

Ah ! oui, monsieur le marquis !

LE MARQUIS.

Je lui crois l'âme belle. Elle semble penser tout ce

qu'elle dit. Elle est prévenante sans coquetterie, bonne sans banalité, franche sans affectation...

FRONTIN.

Oui, monsieur le marquis... et avec cela tant de jeunesse, de gaieté... c'est un oiseau ! Elle était là tout à l'heure, près du bassin, faisant des cabrioles...

LE MARQUIS.

Comment ! des cabrioles ? la comtesse ?

FRONTIN.

Mais non, monsieur le marquis, la suivante !

LE MARQUIS.

Eh ! que viens-tu me chanter avec ta suivante ! Je te parle de la comtesse ; je te dis que c'est une femme que le ciel semble avoir douée avec prodigalité... Au reste, je crois me souvenir qu'elle passait dans le monde autrefois pour une personne aussi aimable que solide.

FRONTIN, toujours distrait.

Oh ! quant à la solidité, monsieur le marquis, j'en répondrais ! Quand on lui manque, elle n'est pas longtemps à jouer des mains... j'en suis sûr !

Il porte la main à sa joue.

LE MARQUIS.

Comment ! jouer des mains ? la comtesse ?

FRONTIN.

Non, monsieur le marquis, la suivante...

LE MARQUIS.

Au diantre la suivante ! Ah ça ! Frontin, il me semble que tu t'occupes beaucoup de cette fille.

FRONTIN.

Moi, monsieur le marquis ? mais je ne m'en occupe pas...

monsieur le marquis m'en parle... je lui réponds, voilà tout.

LE MARQUIS.

Mais je ne t'en parle pas justement... drôle ! Au reste laissons cela... Dis-moi, Frontin, puisque le hasard me force d'avoir compagnie à dîner, je crains que ma toilette ne soit, pour la circonstance, un peu négligée, un peu sévère. N'aurais-je pas quelque habit plus... moins... ?

FRONTIN.

Moins monotone ?

LE MARQUIS.

Oui. Sans sortir des couleurs sombres, qui conviennent à ma situation, il serait bienséant, je crois, de modifier un peu mon costume.

FRONTIN.

Mais... monsieur le marquis a son habit gris de perle.

LE MARQUIS.

Est-ce que c'est deuil, le gris de perle, Frontin ?

FRONTIN.

Assurément, monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

J'y vais réfléchir... car cela me répugne beaucoup... Ah ! autre chose, Frontin. J'ai remarqué que le comte et la comtesse sont deux connaisseurs en peinture... Si j'avais prévu cela, je t'avoue que j'aurais fait enlever momentanément cette toile-ci. (Il montre un des portraits.) Elle est bonne pour nous, qui y attachons un sentiment... mais pour des yeux étrangers, elle prête véritablement au ridicule.

FRONTIN.

Je vais l'enlever, monsieur le marquis.

Il monte sur une chaise.

LE MARQUIS.

Nous la remettrons.

FRONTIN.

Oui, oui, certainement.

LE MARQUIS.

Tu vas la déposer dans mes archives.

FRONTIN.

Oui, monsieur le marquis. (A part.) Dans le grenier !

LE MARQUIS.

Maintenant viens, Frontin... Allons changer d'habit.

FRONTIN.

Allons !

Il suit le marquis en chantonnant et en battant le tambour sur
le portrait qu'il tient sous son bras.

TROISIÈME TABLEAU

MÊME DÉCOR

SCÈNE PREMIÈRE

LISETTE, seule, puis FRONTIN.

LISETTE, faisant un bouquet, et chantant.

Il pleut, il pleut, bergère,
Rentre tes blancs moutons...

FRONTIN, au fond.

La voilà ! (Il regarde autour de lui avec inquiétude.) Pstt !
pstt !

LISETTE, tressaillant.

Ah ! mon Dieu !

FRONTIN, s'avançant avec précaution.

Mademoiselle, ne craignez-vous pas que ces fleurs, en s'approchant si près de votre minois, ne meurent de jalousie ?

LISETTE.

Et ne craignez-vous pas, vous, que votre maître, en vous voyant si près de ce même minois, ne vous mette à la porte?... Tenez ! justement je l'aperçois !

FRONTIN, reculant effaré.

Ah ! ciel !

LISETTE, riant.

Non, non, remettez-vous, vaillant Frontin... c'était une fausse alerte ! Votre maître est encore à table auprès de ma maîtresse, aussi empêtré que vous, je présume, de ses vœux indiscrets.

FRONTIN.

Le croyez-vous, Mademoiselle ?

LISETTE.

Je ne sais pas trop... Le pauvre homme soupire à la vérité plus fort que jamais... mais il me semble, à moi, que ses soupirs ont changé d'adresse.

FRONTIN.

Ah ! Mademoiselle, si j'en étais sûr !

LISETTE.

Savez-vous, monsieur Frontin, que, plus je vais, plus je pense que l'homme est une vilaine espèce d'animal... tout pétri de fausseté, de trahison et de petitesesses... Et, pour ne parler que de vous, qui prétendez honorer mes faibles charmes de vos ardeurs...

FRONTIN.

Oh ! oui, je les honore, Mademoiselle ; je les honore profondément, je vous le jure !

LISETTE.

Oui, mais pas au point de perdre de vue vos petits intérêts mignons, ces bonnes mille livres de rente qu'on vous fait ici pour entretenir votre prétendu désespoir... Ah ! monsieur Frontin, si jamais je devais aimer quelqu'un, moi, j'entendrais avant tout que ce quelqu'un-là eût le courage de son opinion...

FRONTIN.

Mais je l'ai, Mademoiselle, je l'ai !

LISETTE.

Et, dût la maison crouler sur sa tête, fussions-nous sur la cime d'un volcan en éruption, je voudrais que, tout entier à son amour, il demeurât à deux genoux devant moi...

FRONTIN, tombant aux pieds de Lisette.

Eh bien ! m'y voilà, Mademoiselle, mort ou vif, m'y voilà !

Le marquis paraît au fond.

LISETTE.

Le marquis ! Cette fois c'est tout de bon ! Sauve qui peut !

Elle se sauve dans la galerie.

SCÈNE II

LE MARQUIS, FRONTIN.

FRONTIN, en apercevant son maître, feint de chercher quelque chose à terre.

Je ne le trouve pas, Mademoiselle... je ne le trouve pas !...

LE MARQUIS.

Eh bien ! que faisiez-vous là dans cette posture ?

FRONTIN.

Monsieur le marquis, je cherchais un anneau que mademoiselle Lisette avait laissé tomber par mégarde... mais je ne le trouve pas.

LE MARQUIS.

Oui... et vous me croyez votre dupe, monsieur Frontin?

FRONTIN.

Monsieur le marquis !

LE MARQUIS.

Allons ! est-ce que je ne vois pas que vous faites la cour à cette fille, que vous manquez honteusement à vos engagements les plus solennels ? Ah ! voilà donc ce cœur si dévoué à mon infortune... ces sentiments si complètement identifiés avec les miens ! — Eh bien ! soit, monsieur Frontin, vous saviez à quelles conditions je vous gardais dans ma maison, vous devez savoir ce qui vous reste à faire !

Il s'assoit à droite.

FRONTIN.

Je vous jure, monsieur le marquis...

LE MARQUIS.

Épargnez-moi vos serments... je n'y crois plus... Assez !
(Frontin s'éloigne à pas lents ; le marquis, le rappelant.) Frontin !

FRONTIN, revenant.

Monsieur le marquis !

LE MARQUIS.

Frontin, j'ai été un peu vif... D'ailleurs il y a dans tout ceci de ma faute... Peut-être ai-je exigé de toi plus de force que n'en comporte l'humaine nature... et puis enfin je ne suis pas dans mon assiette aujourd'hui... je ne sais pas ce que j'ai... je suis contrarié...

FRONTIN.

Oh ! je comprends que le séjour prolongé de ces étrangers au château donne de l'humeur à monsieur le marquis... et, s'il le permet, pour lui prouver mon repentir, je vais aller moi-même presser la besogne des ouvriers...

LE MARQUIS, vivement.

Non... c'est inutile, Frontin. La comtesse ne me gêne point. C'est une femme fort discrète. Elle a même pour ma situation les égards les plus raffinés, il faut lui rendre cette justice. Ainsi, pendant le dîner, je ne sais si tu l'as remarqué... il n'y a pas d'attentions qu'elle ne m'ait témoignées.

FRONTIN.

Oui, je l'ai parfaitement remarqué.

LE MARQUIS.

N'est-ce pas, Frontin ? Il y avait de la compassion dans ses moindres paroles. Elle m'encourageait à manger avec une douceur, une sympathie... Elle ne m'offrait pas d'un plat sans y mettre je ne sais quel assaisonnement de délicatesse, de tendre commisération...

FRONTIN.

Oui, oui, monsieur le marquis... en effet...

LE MARQUIS.

Mon inquiétude, Frontin, est qu'elle n'ait pas tout le bonheur dont elle semble digne. Le comte paraît être un homme...

Il hésite.

FRONTIN.

Oh ! désagréable, monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

N'est-ce pas ? Il est désagréable... il est bourru, hargneux ; il la maltraite... Pauvre femme !... je la plains ! (Il s'est levé.) Je n'ai pu faire autrement, Frontin, que de les engager à passer ici le reste du jour... et cela me rappelle, mon ami, que tu m'as donné là un habit véritablement par trop passé de mode... J'en étais honteux.

FRONTIN.

Mais... il faut le changer, monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

En ai-je un autre qui soit mettable ?

FRONTIN.

Mais oui ; monsieur le marquis a son habit gorge de pigeon.

LE MARQUIS.

Gorge de pigeon, Frontin ? Mais est-ce que cette nuance-là est deuil ?

FRONTIN.

Dame... c'est demi-deuil, monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Tu crois ? Eh bien ! on peut toujours le voir... L'as-tu là ?

FRONTIN.

Oui, monsieur le marquis.

Il sort un instant à droite.

LE MARQUIS, seul, rêvant.

Ah ! oui... je crains bien... je crains bien qu'elle ne soit pas heureuse !

FRONTIN, rentrant, et tenant à la main l'habit gorge de pigeon.

Voilà, monsieur le marquis.

LE MARQUIS, regardant l'habit.

Hein ! c'est un peu gai... au reste ce n'est que pour un jour... (Il passe l'habit.) D'ailleurs, Frontin, le deuil se porte dans le cœur.

FRONTIN.

Parbleu, monsieur le marquis !

LE MARQUIS.

Ah ! à la bonne heure ! celui-ci me va !... (Apercevant le second portrait qui est resté sur un des panneaux du fond.) Dis-moi donc, Frontin, ne trouves-tu pas que ce portrait qui reste là en l'air, et qui n'a plus son pendant, est d'un effet pénible à l'œil ?

FRONTIN.

Oh ! tout à fait, monsieur le marquis... Cela fait loucher.

LE MARQUIS.

Il est certain que cela choque.

FRONTIN.

Si on l'enlevait, monsieur le marquis ?

LE MARQUIS.

Oui... enlève-le. On le replacera en même temps que l'autre.

FRONTIN.

Enlevons !

Il monte sur une chaise et enlève le portrait. — En ce moment la comtesse entre par le fond. Le marquis paraît décontenancé.

SCÈNE III

LES PRÉCÉDENTS, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Pardon... je vous dérange...

LE MARQUIS.

Mais nullement, comtesse.

LA COMTESSE.

Vous faisiez enlever cette toile ?

LE MARQUIS, avec embarras.

Oui, comtesse... elle a besoin d'une petite restauration...

LA COMTESSE.

C'est sans doute le portrait...

LE MARQUIS.

Oui, comtesse... Va, Frontin, va !

LA COMTESSE.

Pardon ! (Elle regarde le portrait.) Oui, c'est bien cela... c'est bien ainsi qu'on l'imagine...

LE MARQUIS.

Comtesse !... Va, Frontin, va !

Frontin sort, emportant le tableau.

SCÈNE IV

LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, insistant malgré l'impatience évidente du marquis.

On ne saurait rêver une physionomie plus attachante.

LE MARQUIS, avec une nuance de dépit.

Madame...

LA COMTESSE.

Et je conçois trop qu'on ne puisse oublier une personne qui à cet extérieur charmant joignait, dit-on, une âme égale.

LE MARQUIS, avec une sorte de colère.

N'est-ce pas ? vous le pensez, comtesse ? Oublier, trahir

un amour qui fut si bien placé, ce serait une indignité, un crime !

LA COMTESSE, faiblement.

Un crime... sans doute.

LE MARQUIS.

Vous mépriseriez la première l'homme qui s'en rendrait coupable ?

LA COMTESSE, de même.

Oui.

LE MARQUIS.

Et vous auriez raison, comtesse. (Il lui donne un siège.) Cela serait odieux, car... Je vais vous faire, Madame, une confidence entière, — ce deuil où je m'obstine n'est pas seulement un culte que j'ai voulu rendre à une chère mémoire, c'est une sorte d'expiation que le remords m'a imposée.

LA COMTESSE, étonnée.

Le remords ?

LE MARQUIS.

Hélas ! oui... Je ne sais comment j'en viens à vous révéler, Madame, à vous que je connais à peine, que je rencontre pour la première fois, les secrets les plus intimes, les plus sacrés, de ma vie et de mon cœur... Mais enfin... je m'y sens entraîné par une pente si douce que je n'y résiste pas... — Eh bien ! le croiriez-vous, comtesse, cette femme, cette enfant qui n'est plus, que j'ai pleurée si amèrement... je la faisais souffrir... elle n'était pas heureuse !

LA COMTESSE.

Est-il possible !

LE MARQUIS, avec une émotion croissante.

Cela est trop vrai, Madame. Comment vous expliquer

ces étranges contradictions? J'aimais passionnément la marquise : c'était un cœur adorable, une âme tendre et fière comme celle des anges. Ah ! je lui rendais justice ; mais j'avais le tort, — comme beaucoup d'hommes, — de tenir en bride vis-à-vis de ma femme, par je ne sais quelle bizarrerie farouche, mes sentiments les meilleurs, les plus vrais. Elle souffrait de mon apparente indifférence ; je le voyais, je voyais couler ses larmes, je voyais saigner son pauvre cœur, et j'avais la barbarie de ne pas tomber à ses pieds ! Elle est morte ainsi sans me connaître, je puis le dire, sans savoir combien je l'avais aimée, et moi, par un juste châtement, je suis resté là seul, seul au monde, le cœur rempli, oppressé de toutes ces tendresses que je lui avais refusées, de ces effusions contenues, de mille choses qu'elle seule pouvait comprendre, qu'elle n'a jamais entendues, que personne n'entendra jamais ! (Il s'arrête très ému, puis, remarquant le trouble de la comtesse.) Comtesse, qu'avez-vous ?

LA COMTESSE, d'une voix faible.

Rien.

LE MARQUIS.

Une larme ! une larme ! Ah ! Madame, cette âme angélique avait donc une sœur ?

LA COMTESSE, balbutiant.

Monsieur, je ne sais... je...

Lisette entre brusquement par le fond.

SCÈNE V

LES MÊMES, LISETTE.

LISETTE.

Madame...

LA COMTESSE, se levant.

Eh bien ! quoi ? que voulez-vous ? que venez-vous faire ?
Je ne vous ai pas appelée...

LISETTE.

Pardon, Madame... C'est M. le comte qui m'envoyait...

LA COMTESSE, à part.

Ah ! l'homme fâcheux !

LISETTE.

Il m'a chargée d'un message pour Madame.

LE MARQUIS.

Je me retire, comtesse !

Il salue et sort.

SCÈNE VI

LA COMTESSE, LISETTE.

LA COMTESSE.

Enfin que veut-il, le comte ?

LISETTE.

Madame, la voiture est remise sur ses roues, et comme M. le comte s'ennuie passablement, à ce qu'il dit, il serait fort aise que madame la comtesse voulût bien se remettre en route.

LA COMTESSE.

Comment ? qu'est-ce que c'est que ce ton-là ? Se croit-il sur sa frégate ? Dites-lui que je partirai quand je m'en nuierai à mon tour !

LISETTE, à part.

Oh ! le vent change ! (Haut.) Dois-je transmettre littéralement à M. le comte la réponse de madame la comtesse ?

LA COMTESSE.

Non, Lisette... Mais vraiment je ne comprends pas le comte... Depuis ce matin, il ne dit et ne fait que des sottises... Il devrait réfléchir cependant que nous ne sommes pas encore mariés... et qu'en s'abandonnant à toute la brutalité de son caractère... ici en particulier... dans cette maison... il s'expose à des comparaisons qui ne lui sont pas avantageuses...

LISETTE.

Il est certain, Madame, et très certain qu'il y a des hommes qui valent mieux que d'autres.

LA COMTESSE.

Ah ! à qui le dis-tu, Lisette !

LISETTE, à part.

Oh ! que de besogne ! Voyons donc ! (Haut.) A propos d'humeur, je vais bien étonner madame la comtesse. Le marquis du Lude, que madame voit si triste et si morose aujourd'hui, son valet m'a assuré qu'autrefois c'était un homme extrêmement aimable.

LA COMTESSE, d'un ton plaintif.

Il l'est toujours, Lisette.

LISETTE.

Ah !

LA COMTESSE.

Et j'aurais voulu que le comte eût été là tout à l'heure ; il aurait appris une fois en sa vie ce que c'est qu'un cœur vraiment tendre et passionné... C'est pourtant vrai, Lisette, que le marquis, tout en me parlant de sa femme, m'en a plus dit en cinq minutes que le comte... en dix ans.

LISETTE, qui s'est approchée de sa maîtresse.

Eh bien ! Madame, savez-vous ce qu'il faut faire ?

LA COMTESSE.

Quoi donc, Lisette?

LISETTE.

Il faut l'épouser.

LA COMTESSE.

Épouser qui?

LISETTE.

Mais le marquis.

LA COMTESSE.

Deviens-tu folle?

LISETTE.

Puisque vous l'aimez.

LA COMTESSE.

Quelle apparence ! Tu rêves... Est-ce qu'on aime si vite, en quelques heures, sans connaître les gens, sans rien approfondir ?

LISETTE.

Mais justement, Madame, c'est comme cela qu'on aime. Si on approfondissait, on n'aimerait jamais. L'amour, Madame, le véritable amour, c'est celui qui vous prend là tout d'un coup, sans qu'on sache pourquoi... bêtement... Ainsi moi, tenez, Madame, je me suis tout de suite senti un faible pour Frontin. Il est laid, il est intéressé, il est poltron ; n'importe, je l'aime ! j'ai reçu le coup de foudre, et, pour devenir madame Frontin, j'attends simplement que madame la comtesse soit devenue madame la marquise !

LA COMTESSE, se levant.

Allons ! cessez cette plaisanterie, elle m'offense. (Elle fait quelques pas, puis se retournant.) Et quand même enfin il y aurait dans vos ridicules suppositions une ombre de vrai-

semblance, quand j'éprouverais pour le marquis ce sentiment déraisonnable que vous dites... quand je l'aimerais follement, éperdument, pour mettre les choses au pis, — voyons, Mademoiselle, pouvez-vous penser que je ne préférerais pas la mort même à la honte de briser les engagements de toute ma vie, au chagrin de tromper un galant homme, de le réduire au désespoir?...

LISETTE.

Ah! Madame, si ce n'est que le désespoir de M. le comte qui vous gêne, vous pouvez hardiment le supprimer!

LA COMTESSE.

Comment!

LISETTE.

Ma foi, Madame, tant pis! mais cela me brûle... il faut que le mot parte! M. le comte, Madame, est marié!

LA COMTESSE.

Que dis-tu, Lisette? marié!... Le comte marié!

LISETTE.

Oui, Madame... marié, archimarié! il me l'a confessé lui-même... marié sur mer, aux Antilles, sous le beau ciel des tropiques... les influences de la navigation... je ne sais tout ce qu'il m'a conté... mais la vérité est qu'il est marié.

LA COMTESSE, s'appuyant sur un meuble.

Ah! Lisette, quelle nouvelle!

LISETTE, accourant.

Dieu! madame la comtesse se trouve mal!

LA COMTESSE.

Non, Lisette, non... je me trouve plutôt bien... mais la surprise... et puis l'indignation... car c'est une trahison révoltante, Lisette!

LISETTE.

Oh ! révoltante, Madame... Mais le pauvre homme l'a bien expiée... surtout aujourd'hui, en travaillant lui-même à se donner un rival dans votre cœur malgré la jalousie qui le dévore... car, il a beau être infidèle à Madame, il n'en est pas moins jaloux de Madame ! Voilà les hommes !

LA COMTESSE.

Mais quel tissu d'horreurs, Lisette ! quelle trame épouvantable !

LISETTE, apercevant le comte.

Chut ! le voici, Madame !

LA COMTESSE.

Va, va... laisse-nous, mon enfant... je tiens ma vengeance !

Lisette sort à gauche au moment où le comte entre par le fond.

SCÈNE VII

LA COMTESSE, LE COMTE.

LE COMTE.

Eh bien ! Madame, il paraît que Lisette n'a pas réussi dans son ambassade, et qu'il faut que je vienne moi-même vous arracher de ce lieu de délices où il semble que votre cœur ait pris racine.

LA COMTESSE.

Mais je croyais, comte, que nous avions fait une gageure tous deux, et il serait loyal, à mon avis, de me laisser tout le loisir nécessaire pour la gagner ou pour la perdre.

LE COMTE.

Eh ! Madame, vous avez gagné... c'est une affaire décidée... et je vous dispense fort de gagner davantage !

LA COMTESSE.

Comment ! tout de bon ! de la jalousie !... Ah ! quelle injustice... et comme vous allez rougir quand vous saurez la surprise que je vous ménage !

LE COMTE, inquiet.

Une surprise... à moi ?

LA COMTESSE.

Oui, comte, une surprise qui ne vous sera pas désagréable, j'espère. (Jouant de l'éventail et minaudant.) Nous ne devons nous marier que dans huit jours : vous aviez la bonté de vous en plaindre ; vous craigniez de mourir d'impatience avant l'expiration de ce délai... Eh bien !..

LE COMTE.

Eh bien ?

LA COMTESSE, avec pudeur.

Eh bien ! en rentrant au château, vous trouverez tout préparé... Ce soir, vous serez mon époux !

LE COMTE, tombant atterré sur un fauteuil.

Miséricorde !

LA COMTESSE, s'empressant près de lui.

Ah ! comte, quelle douceur pour moi dans l'excès du ravissement qui vous transporte !

LE COMTE, balbutiant.

Oui, Madame, il est certain que le ravissement, l'émotion, la joie...

LA COMTESSE.

Cher comte ! Vous êtes heureux... bien heureux, n'est-ce pas ?

Elle rit.

LE COMTE, se levant brusquement.

Comtesse! Lisette m'a trahi; avouez-le!

LA COMTESSE.

Je l'avoue.

LE COMTE.

Ah! cousine, où me cacher?

LA COMTESSE.

Mais, cousin, ne vous cachez pas!... Grâce à Dieu, les choses ont tourné au gré de vos désirs, et je me suis prise comme une enfant au piège ingénieux que vous m'aviez tendu.

LE COMTE.

Ah! comtesse, ne me le dites pas, car c'est pour moi un surcroît de désespoir, et je vous atteste...

Le marquis paraît au fond.

LA COMTESSE.

Silence!... voici votre autre victime qui s'approche. (A part.) Mon Dieu! pourvu que je puisse l'achever!

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LE MARQUIS, FRONTIN, entrant par le fond, LISETTE, entrant par la gauche.

LE MARQUIS.

Eh bien! Madame... il est donc vrai?... vous partez!

LA COMTESSE.

Mais sans doute, marquis; nous ne pouvons abuser plus longtemps...

LE MARQUIS.

Il faut donc vous dire adieu?

LA COMTESSE.

Mais pourquoi adieu? Entre voisins comme nous sommes, ne peut-on espérer de se revoir?

LE MARQUIS.

Non, Madame, non, il vaut mieux, je le sens, que je ne vous revoie pas!

LA COMTESSE.

Si telle est votre appréciation, je le regrette, car (Montrant le comte.) M. le comte de Nozan, mon ami, part demain, je crois... et je vais me trouver bien seule...

LE MARQUIS, interdit, regardant le comte.

Le comte de Nozan... votre ami!...

LISETTE.

Sans doute : monsieur le marquis croyait peut-être que M. le comte était l'époux de madame la comtesse? Du tout! Madame la comtesse est veuve!

LE MARQUIS, tombant sur un siège.

Ah! Dieu de bonté!

La comtesse appuie une main sur son cœur et regarde le ciel.

LISETTE, allant vers le comte.

Eh bien! Monseigneur... vous voyez? Cela ne va pas mal là-bas! Allons! jouissez de votre ouvrage, Monseigneur!

LE COMTE.

Te tairas-tu, petit serpent!

LE MARQUIS.

Comtesse, daignez m'excuser.. Vous ne pouvez savoir ce que j'éprouve!

LA COMTESSE.

Dites-le.

LE MARQUIS, se levant.

Ah! comment l'oserais-je? votre mépris m'attend... Ne me le disiez-vous pas vous-même il n'y a qu'un instant : oublier, trahir mon passé, ce serait un crime impardonnable?

LA COMTESSE.

Oui, je l'ai dit... Mais il y a des crimes impardonnables, marquis, que les femmes pardonnent toujours : ce sont ceux qu'elles font commettre.

LE MARQUIS, tombant aux pieds de la comtesse.

Ah! Madame!

FRONTIN, qui les a observés avec anxiété, se précipitant aux pieds de Lisette.

Ah! Mademoiselle!

LE COMTE, au milieu du théâtre.

Allons! il ne me reste qu'à les bénir.

FIN